226

Guillaume
gaultier
garguille

GUILLAUME,

GAUTIER ET GARGUILLE,

OU

LE COEUR ET LA PENSÉE,

COMÉDIE GRIVOISE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. FRANCIS, DARTOIS ET GABRIEL;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 31 DÉCEMBRE 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

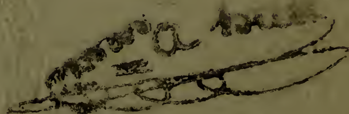
PARIS.

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE, AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, ANCIENNES ET MODERNES, RUE DE ROHAN, N°. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI, PRÈS LE PALAIS-ROYAL.

1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUILLAUME, coiffeur.	M. *Lepcintre.*
GAUTIER, boulanger.	M. *Legrand.*
GARGUILLE, vitrier.	M. *Odry.*
Mme. GUILLAUME..	Mlle. *Pauline.*
Mme. GAUTIER.	Mlle. *Félicie.*
Mme. GARGUILLE.	Mlle. *Aldegonde.*
MICHEL, garçon vitrier.	M. *Arnal.*
JULIE, au service de Guillaume.	Mlle. *Mélanie.*

La scène se passe à Paris.



Nota. On trouve chez MARTINET, Libraire, une jolie Lithographie qui représente les principaux personnages de la Pièce, sous leurs différens costumes.

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, nº. 9.

GUILLAUME,

GAUTIER ET GARGUILLE,

COMÉDIE GRIVOISE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une place publique ; à droite, la boutique de Guillaume, au-dessus de laquelle on lit : Guillaume, coiffeur, *et plus bas, sur un écusson :* Salon pour la coupe des cheveux ; *à gauche, celle de Garguille*, *avec une enseigne de vitrier ; on voit écrit sur un tableau, attaché au-dessus de la porte :* « C'est en vin qu'au Parnasse un témé- » raire hauteur panse de lard des verres à tindre la auteur. »

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, *sortant de chez Garguille et allant devant la boutique de Guillaume.*

Julie ! Julie !

JULIE, *arrivant par le fond, à gauche, et lui frappant sur l'épaule.*

Me voilà. Que me veux-tu ?

MICHEL.

Tiens, tu étais déjà sortie. Je profite de l'absence de monsieur Garguille, mon bourgeois, pour venir t'offrir ce bouquet. (*Il lui présente un bouquet*).

JULIE.

Où est-il donc allé ton bourgeois ?

MICHEL.

Il est allé poser deux carreaux qu'on vient de casser dans un cabinet, au rocher de Cancale.

JULIE, *regardant le bouquet.*

Il est joli tout de même ton petit bouquet.

NOTA. Les personnages sont placés en scène, comme ils sont indiqués, le premier est à droite de l'acteur, ainsi de suite.

MICHEL.

Je voudrais pouvoir te donner quelque chose de mieux, mais ça viendra.

JULIE.

Est-ce que j'ai besoin de ça pour t'aimer.

MICHEL.

Je te rends bien justice; va, ma petite Julie, tu ne ressembles pas à une grande dame, toi.

Air : *Du Ménage de Garçon.*

Quand un amant offre à sa belle
Le cachemir' le plus brillant;
Quand elle promet d'êtr' fidèle,
Pour prix d'un aussi beau présent. (*bis*).
Moi j'dis qu' c'est manquer d'conscience,
N'en déplaise à tout's nos beautés;
Et qu'c'est acheter d'la constance
Chez les marchands de nouveautés. (*bis*).

Ah ! si ton parrain, monsieur Guillaume, consentait à notre mariage.

JULIE.

Ça ne tardera pas va, je suis dans ses secrets, et pour me récompenser, j'espère bien obtenir de lui...

MICHEL.

Comment, tu es dans ses secrets ?

JULIE.

Oui, je te le dis, dans ses secrets... Les maris en ont quelquefois pour leur femme. Tu sais que c'est aujourd'hui la fête de toute la famille.

MICHEL.

Oui, la Saint-Jean d'hiver, nos trois cousines s'appellent Jeanne et leur maris sont des Jean.

JULIE.

Mon parrain m'a dit hier au soir, en cachette de sa femme: Julie, tu iras dimanche, en te levant, chez le bijoutier de la rue St.-Denis...

MICHEL.

Chez monsieur Crisocal ?

JULIE.

Juste. Il te remettra deux petites boîtes que tu ne donneras qu'à moi seul.

MICHEL.

Deux petites boîtes !.. Voyons donc ce qu'il y a dedans.

JULIE, *tirant les boîtes.*

Fi que c'est laid ; il est plus curieux qu'une fille. C'est sans doute un cadeau pour madame Guillaume ?

MICHEL.

Pour sa femme ? ah ! bien oui, il y pense joliment ! un mirliflor comme lui. Heureusement que madame Guillaume est une comère qui ne s'endort pas sur la constance conjugale de son mari, et la douceur est chez elle une vertu qui saute aux yeux.

JULIE, *regardant dans une boîte.*

Un cœur avec une chaîne.

MICHEL, *de même.*

Et une épingle avec une pensée. (*On entend le bruit d'un soufflet.*) Q'est-ce que c'est que ça ?

JULIE.

On dirait un soufflet.

MICHEL.

C'est madame Guillaume qui souhaite la fête à queuqu' garçon. Je me sauve. (*Il rentre chez le vitrier*).

JULIE, *mettant les boîtes dans sa poche.*

Cachons vîte tout cela.

SCÈNE II.

MAD. GUILLAUME, *en colère.*

L'impertinent, qui vient me dire du mal de mon mari ! Ah ! te voilà, Julie, tu es sortie de bien bonne heure ce matin ?

JULIE.

Vous savez bien, ma marraine, que j'avais plusieurs courses à faire.

MAD. GUILLAUME.

Tu étais là avec Michel, qu'est-ce qu'il te contait, ce bon sujet là ?

JULIE.

Dame, vous vous en doutez bien.

MAD. GUILLAUME.

Oui, mais je sais qu'il te fait les yeux doux.

JULIE.

Il les fait comme il les a. Pauvre Michel, il y a longtemps, mais c'est comme rien. D'un côté votre mari, monsieur Guillaume, veut que je reste fille, de l'autre côté ses deux tantes, mesdames Gautier et Garguille, veulent qu'il reste garçon.

MAD. GUILLAUME.

De quoi se mêlent-elles, mes chères cousines, elles feraient bien mieux de se surveiller dans leurs inclinations que de contrecarrer celles des autres.

JULIE.

C'est ce que je dis souvent.

MAD. GUILLAUME.

Madame Gautier, une simple boulangère, faire la merveilleuse, courir les bals, les spectacles, tandis que son homme est dans le pétrin jusqu'au cou.

JULIE.

Ah! c'est vrai.

MAD. GUILLAUME.

Et madame Garguille, la femme d'un pauvre vitrier, passer son temps à lire des mauvais bouquins, et faire la femme romantique, pendant que son mari est dans la colle ou le mastic! c'est-il pas criant, elles devraient se ressouvenir qu'elles sont, comme moi, nées sous les pilliers des z'halles... et qu'elles auront beau faire, la caque sent toujours le hareng.

JULIE.

Ah! mon dieu, si elles vous entendaient.

MAD. GUILLAUME.

Oh! elles peuvent venir, je leur dirais à elles-mêmes; mais vas à ta besogne, nous tâcherons de mettre à la raison mon mari et nos deux cousines. (*Julie sort*).

SCÈNE III.

MAD. GUILLAUME, *seule*.

Elle ne se doute guère que je sais d'où elle vient, et qu'hier soir j'ai entendu mon mari lui donner l'adresse du bijoutier; un cœur, une pensée! Qu'elle est la personne à qui monsieur Guillaume destine ces cadeaux? le monstre! ce n'est certainement pas à moi... si je voulais me venger, sans

compter les cousins Gautier et Garguille, je ne manquerais pas de galans .. mais non, ces magots-là, je crois que plus ils nous font de farces et plus nous les aimons. Oh ! les maris...

Air : *Nouveau.*

Faibles que nous sommes !
Faut-il que les hommes,
Pour nous enlacer,
Aient tout en partage !
Un mari volage,
Est un esclavage,
Ah! dieu quel dommage !
Qu'on n'puisse s'en passer,
On ne peut s'en passer. (*bis*).

Une jeune femme,
Que l'hymen réclame,
Garde dans son âme
L'époux qui l'enflamme,
Très-fidèlement. (*bis*).
Agiss'nt-ils de même,
Ces maris qu'on aime ?
Avec eux vraiment,
Qu'on rie ou qu'on pleure,
Que d' mauvais quarts-d'heure,
Pour un bon moment. (*bis*).

Faibles que nous sommes, etc.

(*Elle regarde dans le fond*). Mais je ne me trompe pas, v'là mesdames Garguille et Gautier; regardez-moi donc ma cousine, la boulangère, avec son bandeau et ses boucles d'oreilles en pierres fausses, qu'a l'air d'une illumination en verres de couleurs!... faut-il que son homme débite des couronnes pour payer un diadême comme ça.

SCÈNE IV.

MAD. GUILLAUME, MAD. GAUTIER et MAD. GARGUILLE, ensuite MICHEL.

MAD. GAUTIER, *bas à madame Garguille, en entrant.*

Voilà ma cousine, si nous profitions de la rencontre pour nous débarrasser des complimens d'usage.

MAD. GARGUILLE.

Elle est sur sa porte, nous n'entrerons pas, ce sera plutôt fait, allons, viens.

MAD. GAUTIER.

Ma cousine, permettez... (*elle l'embrasse*). Je vous souhaite

une bonne fête et autant de bonheur que vous en méritez. (*passant à droite de madame Guillaume, elle dit à part*). Quelle corvée !

MAD. GARGUILLE.

Et moi de même, ma cousine. (*Elle l'embrasse aussi*).

MAD. GUILLAUME.

Tout ce que vous me souhaitez je vous le souhaite.

MAD. GARGUILLE.

Ah ! dieu, que c'est gentil le jour de sa fête... tous les voisins sont déjà venus nous complimenter.

MAD. GAUTIER.

J'ai déjà reçu le bouquet de l'herboriste, et un beau bâton de sucre de pomme de l'épicier du coin.

MAD. GARGUILLE.

Et moi deux bouteilles de noyaux du distillateur.

MAD. GUILLAUME.

Et vous acceptez ?

MAD. GARGUILLE.

Comment ! si nous acceptons ?.. plaisante question ! oui, madame, nous acceptons, mais, comme vous devez le penser, ce ne sont pas les étrennes du premier venu.

MAD. GUILLAUME.

Pour moi, il n'y a ni premier ni dernier venu ; je ne reçois rien que de mon mari.

MAD. GAUTIER.

J'aime beaucoup M. Gautier !.. mais je le tiens quitte d'avance de ces tendresses bannales de la Saint-Jean.

MAD. GARGUILLE.

J'estime infiniment M. Garguille, c'est un homme entendu dans son métier, mais si je comptais sur lui pour des cadeaux.

MAD. GUILLAUME.

Ils n'ont peut-être envie ni l'un ni l'autre de se ruiner pour vous.

MAD. GAUTIER.

C'est ça que le vôtre fait de grands frâis pour vous plaire. (*Michel écoute*).

MAD. GUILLAUME.

J'en suis satisfaite.

MAD. GARGUILLE.

Madame se contente avec peu.

MAD. GAUTIER.

Madame fait contre fortune, bon cœur.

MAD. GARGUILLE.

C'est une femme philosophe.

MAD. GUILLAUME, *se fâchant.*

Qu'appelez-vous une femme philosophe! je suis une honnête femme, afin que vous le sachiez.

Air : *Vaudeville du Printemps.*

Ce n'est que de loin qu'on m'admire,
On sait si j'ai jamais bronché;
Celui qui voudrait me séduire,
N'en s'rait pas quitte à bon marché.

MAD. GAUTIER.

Mais certain pompier, belle amie,
Fit, vous l'savez, jaser l'quartier.

MAD. GUILLAUME, *montrant la plaque qui est à sa maison.*

J'suis assuré' contr' l'incendie,
Et j'n'ai pas besoin d'un pompier. (*bis*).

MICHEL, *à part.*

Allons, v'là qu'ça s'échauffe.

MAD. GARGUILLE.

Faut pas faire tant la renchérie, on vous vaut bien; on sait que j'avons d'la vertu.

MAD. GUILLAUME.

Oui, vertu bleue.

MAD. GARGUILLE, *en colère.*

Madame Guillaume!

MICHEL, *accourant et se mettant entre madame Guillaume et sa tante.*

Ah! mes tantes, ne vous fâchez pas.

MAD. GUILLAUME.

Si je voulais parler sur vous...

MICHEL, *allant à madame Gautier.*

Ma tante...

MAD. GARGUILLE.

Parlez-donc.

MICHEL, *allant à madame Garguille.*

Ma tante!..

MAD. GAUTIER.

Laissez-la donc dire.

MAD. GUILLAUME.

Air : *Quand j'étais garde-marine.*

J'veux bien m'taire sur vot' compte ;
Mais n'faut pas prendr' ces hauteurs.
Quand sur vous, je l'dis sans honte,
On en dit d' tout's les couleurs.

MAD. GARGUILLE ET MAD. GAUTIER.

Nous nous moquons bien, ma chère,
Des caqu'tages de comère;
Nous prouvons à tout moment,
Qu'à nos homm's nous savons plaire. (*bis*).
Vous, tâchez d'en faire autant.

MICHEL, *à part.*

C'est charmant. (*bis*).

TOUTES LES TROIS.

Voyez cette suffisance.

MICHEL, *à part.*

C'est charmant. (*bis*).

TOUTES LES TROIS.

Voyez donc cette innocence.

ENSEMBLE.

MAD. GAUTIER ET MAD. GARGUILLE.

Nous nous moquons bien, ma chère,
Des caqu'tages de comère, etc.

MAD. GUILLAUME.

Je me moque bien, ma chère,
Des caqu'tages de comère.
A mon mari je sais plaire,
Vous, tâchez d'en faire autant.

MAD. GUILLAUME, *en rentrant chez elle.*

Adieu, mes cousines des grands airs.

SCÈNE V.

MAD. GAUTIER, MAD. GARGUILLE, MICHEL.

MAD. GAUTIER.

Nous faire une pareille scène au milieu de la rue !.

MAD. GARGUILLE.

Est-on malheureux d'avoir dans sa famille des parens aussi peu éduqués.

MICHEL.

Dam ! vous l'ostinez aussi , c'te femme.

MAD. GARGUILLE , *lui donnant un soufflet.*

Tais-toi , toi , et vas à ta boutique.

MICHEL , *la main sur la joue.*

J'y vas, not' maîtresse. (*A part*). Ah! mon dieu, v'là qui se prépare mal pour leur parler de mon mariage. (*Il entre dans la boutique*).

SCÈNE VI.

MAD. GAUTIER , MAD. GARGUILLE , GUILLAUME.

GUILLAUME , *à la cantonnade.*

Charles , porte ce faux toupet à monsieur Macassar , l'inventeur de l'huile pour faire pousser les cheveux... Les deux tours à cette jeune danseuse de l'Opéra , et le cache-folie à la femme du notaire. Quand tu seras revenu, je te donnerai une perruque... que tu porteras à ce nouveau marié , rue du Coq.. (*Appercevant mesdames Gautier et Garguille*). Comment, charmantes cousines , vous me prévenez , j'allais me rendre chez vous.

MAD. GAUTIER.

Nous étions venues pour voir votre femme.

MAD. GARGUILLE.

Oui , mais elle nous a reçues de façon à nous en faire passer l'envie pour quelque temps.

GUILLAUME.

Comment , est-il possible ! excusez-la , je la gronderai. Madame Guillaume est une bonne femme au fond , mais ni bon ton , ni usage ; ça a été pris trop tard , ça est sage , modeste , un peu brusque , pas du tout coquette ; ça n'a rien de ce qu'il faut pour captiver un homme.

Air : *Restez , restez , troupe jolie.*

Toujours fraiches , toujours jolies,
Sur moi vous avez tout pouvoir ;
Près de vous, mes belles amies ,
Le plaisir passe avant l'devoir. (*bis*).
Mais la raison rentre en mon âme,
Chez moi lorsqu'il faut revenir ;
Et quand je suis près de ma femme ,
Le devoir passe avant l' plaisir.

MAD. GAUTIER.

Voilà un bon mari !

GUILLAUME.

Heureusement que le sort s'est plu à me dédommager des soucis domestiques, en me donnant deux parentes sur lesquelles je puis reporter des soins...

MAD. GAUTIER.

Monsieur Guillaume.

GUILLAUME, *à madame Garguille.*

Une tendresse...

MAD. GARGUILLE.

Monsieur Guillaume.

GUILLAUME.

Ah ! rassurez votre pudeur trop craintive, de tels sentimens sont bien naturels, ils ne doivent pas sortir de la famille.

SCÈNE VII.

Les Précédens, MICHEL.

MICHEL, *à part.*

Tous les trois ensemble, écoutons.

GUILLAUME, *bas à madame Garguille.*

Permettez-vous, mon aimable amie, que je vous offre incognito, cette épingle, enrichie d'une pensée, d'une seule pensée.

MAD. GARGULILE, *bas à Guillaume.*

Une pensée d'un bon parent, offerte avec autant de grâce...

GUILLAUME, *même jeu.*

Mettez cette épingle à sa place, et elle vous dira.

Air : *Alerte.*

Unique,
Magique,
Je retiens tous les cœurs bien faits,
Je pique (*bis*).
Mais
J'attache à jamais.

Voilà la modeste interprète
D'une tendresse trop discrète;
Et si vous refusez mes soins,
Ma pensée en tous lieux au moins,
Vous dira sans témoins.

Unique, etc.

MAD. GARGUILLE.

On n'est pas plus galant.

GUILLAUME, *à part*,

A l'autre, maintenant. (*Allant à madame Gautier, lui offrant le cœur et la chaîne*). Ma belle voisine, me permettrez-vous de vous offrir un faible gage d'un sentiment qui n'est pas nouveau et qui ne saurait vieillir.

MAD. GAUTIER, *à part.*

Comment une chaîne, un cœur ?

MICHEL, *au fond, à part.*

Il en a pour tout le monde.

MAD. GAUTIER.

Je ne sais si je dois accepter...

(*Madame Garguille regarde l'épingle*).

GUILLAUME, *bas à madame Gautier.*

Vous refuseriez votre parent ?

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Agréez le modeste hommage
De ce cœur un peu trop léger ;
Vous savez qu'il était volage,
Et qu'il aimait à voltiger.
Un sentiment plus doux le guide,
Et craignant sa frivolité,
J'ai mis à ce cœur trop perfide,
Une chaîne de sûreté. (*bis*).

(*Madame Gautier, prend la chaîne et le cœur*).

GUILLAUME, *haut.*

Ah ! ça, mes toutes belles, j'espère que vous me ferez l'amitié de venir dîner avec nous ; vos maris et ma femme seront peut-être un peu maussades, nous n'en rirons pas moins. (*à-part*). Mais j'oublie que je dois aller chez mon tailleur, je crois que la tenue sera soignée. (*haut*). Pardon, si je vous laisse, quand on a un état brillant... un rang dans la société.. vous sentez, le devoir.. la morale... les papillottes à mettre... c'est fatiguant. Je suis artiste, c'est dans le sang, je suis artiste des pieds jusqu'à la tête inclusivement. (*à madame Gautier*). Cette coiffure vous va comme un petit ange ; à propos, ce soir nous aurons du Champagne. (*à madame Garguille*). Nous avons repris les tire-bouchons... nous aurons aussi une soirée à la mode, dans mon petit salon pour la coupe des cheveux... quatre quinquets et le violon obligé.

MAD. GAUTIER ET MAD. GARGUILLE.

Nous danserons.

GUILLAUME.

Je suis en mesure pour cela.. foi de coiffeur, je fais plaisir, quand je danse, je frise le plancher.

Air : *de contredanse.* (accompagnement de Doche).

Le bal, le bal,
Est tout en France.
Chacun danse, danse, danse;
Que ça finisse bien ou mal,
Tout commence
Par un bal.

Souvent au premier coup d'archet,
Mainte affaire en dansant se traite,
Et l'on glisse plus d'un placet,
Tout en faisant le *Moulinet.*
Quand l'un est mis en retraite,
Pendant qu'il fait un *Chassé*,
Un autre fait la *Pirouette*,
Et puis crac... il est placé.

Le bal, le bal,
Est tout en France, etc.

Les pas en arrière en avant,
Les *Rigaudons* et les *Gambades*,
Et les *Balancés* trop souvent
Ont soutenu l'homme puissant,
Jetés battus et *Glissades*,
Force courbett's en tout temps,
Pas de Basque et *Promenades*,
C'est la danse des courtisans.

Le bal, le bal,
Est tout en France, etc.

En dansant le jeune avocat,
Avec grâce
Fait une *Passe*,
La prude fait un *Entre-chat*,
L'innocence la *queu' du Chat*,
L'goût des *Rigaudons* s'appaise,
L'*Dos-à-dos* plait un instant,
Mais on sait que la *Chaîne Anglaise*
N'est plus de mode à présent.

(*Il chante en dansant avec ses cousines*).

Le bal, le bal.
Est tout en France.
Chacun danse, danse, danse;
Que ça finisse bien ou mal,
Tout commence
Par un bal.

(*Il sort par la droite en faisant des pas de basque*).

SCÈNE VIII.

MAD. GAUTIER, MAD. GARGUILLE, MICHEL.

MAD. GARGUILLE.

On n'est pas plus aimable.

MAD. GAUTIER.

C'est un vrai séducteur.

MAD. GARGUILLE.

Si on voulait faire de la peine à madame Guillaume.

MAD. GAUTIER.

Personne ne le pourrait mieux que moi.

MAD. GARGUILLE.

Il est subjugué.

MAD. GAUTIER.

Par moi.

MAD. GARGUILLE, *montrant son épingle.*

Dites donc par moi, voilà sa pensée.

MAD. GAUTIER, *montrant sa chaîne.*

Voilà son cœur.

TOUTES DEUX.

Oh ! le perfide !

MAD. GARGUILLE.

Se moquer de nous ?

MAD. GAUTIER.

Chercher à tromper une petite femme comme la sienne ! une épingle qui vient de je ne sais d'où.

MAD. GARGUILLE.

Une chaîne qui vient de je ne sais qui.

MAD. GAUTIER, *regardant l'épingle.*

La pensée n'est pas neuve, on dirait qu'elle a déjà servi

MAD. GARGUILLE, *regardant le cœur.*

Le cœur est usé, on croirait qu'il a couru.

MICHEL, *s'avançant.*

Justement, mesdames, ces bijoux étaient ce matin dans les mains d'une jolie petite personne...

MAD. GARGUILLE.

Qui les a remis à monsieur Guillaume ?

MICHEL.

Comme vous dites. La petite personne les tenait probablement d'une autre qui les avait reçus à son tour...

MAD. GAUTIER, *à madame Garguille..*

Faites-le donc taire.

MICHEL.

Voilà comme ça se pratique à Paris.

MAD. GARGUILLE.

Finiras-tu ?

MAD. GAUTIER, *bas à madame Garguille.*

Il faut nous venger, et montrer au coiffeur le mépris que nous faisons de ces présens.

MAD. GARGUILLE, *même jeu.*

Volontiers, mais comment ?..

MAD. GAUTIER, *même jeu.*

Nos maris dînent avec nous chez lui... si...

MAD. GARGUILLE, *voyant que Michel s'approche.*

Chut, on nous écoute.

Air : *du Carillon.*

Entrons chez moi,
Faisons voir ce que nous sommes.
Entrons chez moi,
Nous réussirons je croi.

Qu'ils sont subtils,
Quelle engeance que ces hommes,
Pourquoi sont-ils
Ces monstres-là si gentils.

Ensemble.

Entrons chez { moi, toi,
Faisons voir, etc.

MICHEL, *à part.*

Font ell's des yeux,
Arrang'nt-ell's ces pauvres hommes.
Ell's cri'nt contr' eux,
Qu'ell's tach'nt donc de trouver mieux.

Ensemble.

Entrons chez { moi, toi, etc.

MICHEL, *à part.*

Ell's veul'nt ma foi,
Se liguer contre les hommes ;
Mais jarni goi
Ça ne prendra pas je croi.

(*Les deux femmes entrent chez le vitrier*).

SCÈNE IX.

MICHEL, *seul.*

Eh bien, mariez-vous donc après ça ?.. comme c'est bon une femme... hein! faut convenir pourtant que mesdames Gautier et Garguille, qui jettent des bâtons dans la roue de ma tendresse, ne se gènent guère, et que si j'étais méchant, je pourrais bien faire des cancans... mais non, bath!.. Il a tout de même là une belle enseigne, not' bourgeois, pour un vitrier. (*Il lit l'enseigne*).

» C'est envain qu'au Parnasse un téméraire auteur
» Pense de l'art des vers atteindre la hauteur. »

Il se croit poëte parce qu'il a posé des vîtres aux Soupers de Momus, et il ne parle plus qu'en vers; en fait-il, en fait-il? il en fait encore plus qu'il n'en pose... mais je l'aperçois, il est avec le père Gautier, ils sortent de chez le marchand de vin; c'est singulier, depuis que chacun reluque la femme de l'autre et que c'est à qui se trompera, ils sont une paire d'amis; ils ne se quittent pas plus que les deux doigts de la main: mais les v'là, ne faisons mine de rien, et écoutons.

SCÈNE X.

GAUTIER, *en négligé de boulanger, un serre-tête, une cotte de toile, une culotte blanche en dessous, des tailles attachées à la cotte,* GARGUILLE, *en costume de travail, habit-veste, pantalon brun, tablier en toile, casquette à poil, une perruque à faces et à queue; il porte un chevalet de vîtres qu'il remet à Michel en entrant.*

GARGUILLE, *à Gautier.*

» Pour embellir la vie et jouir sur la terre,
» Rien n'est tel, mon ami, qu un' femme et un p'tit verre. »

T'es tout de même bon là, toi, Gautier, t'as pas plus peur d'un canon que si t'avais été toute ta vie dans l'militaire.

GAUTIER.

J'y ai t'été tout d'même.

GARGUILLE.

Je vois ça, t'étais dans l' train... tu y es ben encore queuqu'fois.

GAUTIER.

Ma femme ne s'en plaint pas.

GARGUILLE.

Je le crois bien.

GAUTIER.

Et la tienne, quand tu rentres comme ça un peu casquette.

GARGUILLE.

La mienne, pas le mot; c'est dressé z'à la papa... et, comme dit un sage du Cirque Olympique :

» L' ménage est un manège oùs que l' grand écuyer
» Doit t'nir la bride en main et l pied dans l'étrier. »

Je rirai avec toi, je vas me trouver en société, je composerai des vers, je chanterai des chansons, je vas folâtrer avec ta femme, j'suppose.

GAUTIER.

S'entend avec ma femme...

GARGUILLE.

Eh bien, avec celle d'un autre... avec la mienne, jamais... une fois à la maison je ne suis qu'à mon commerce. Du travail, de l'ordre, de l'économie; égards et protection à la ménagère légitime; soumission et respect au patron inamovible.

GAUTIER.

Quoique ça t'es trop brusque avec elle.

GARGUILLE.

Faut ça en ménage.

GAUTIER.

Eh! ben, non, moi, je ne suis pas comme ça, toujours le même dedans la société comme dedans le particulier. Je ris devant elle comme derrière; je lui mets la bride sur le cou, elle trotte de son côté, je galoppe du mien; nous nous quittons sans chagrin et nous retrouvons toujours avec plaisir; à la ville, chacun est maître et maîtresse; à l'hosteau, il n'y a ni bourgeois, ni bourgeoise, chacun met la main à la pâte; je suis là, d'aplomb, à mon poste à la première comme à la dernière fournée; elle est à son comptoir pour la petite comme pour la grosse pratique. On s'amuse beaucoup, mais on travaille fort; on ne s'enrichit pas, mais on bouline, on joint les deux bouts; et quand les enfans viendront, ils trouveront encore du pain sur la planche; et voilà.

GARGUILLE.

J'te dis pas, chacun son système; mais si tu voulais me confier ta femme, tant seulement pour huit jours.

GAUTIER.

Ta parole d'honneur?

GARGUILLE.

Parole d'honneur.

GAUTIER.

Me confierais-tu la tienne, toi qui parle?

GARGUILLE.

Madame Garguille, mon dieu, tant que tu voudras.

GAUTIER.

Ah! que je voudrais donc te voir parler raison à ma femme... comme elle aurait bientôt fait de casser les vîtres.

GARGUILLE.

Ah! que je voudrais donc te voir faire ton gentil auprès de la mienne; non, va donc flâner queuqu'matin, vas y donc, comme elle enverra bien vîte le mitron cuire à son four.

GAUTIER

En attendant, tu roucoules pour madame Guillaume.

GARGUILLE.

C'est ben plutôt toi... tra la déridera.

GAUTIER.

Laisse donc, not'cousin, le coîffeur, est né coiffé; gn'y a pas mèche près de sa femme, c'est une vertu à encadrer.

GARGUILLE.

Alors, c'est de mon ressort.

GAUTIER.

Motus, v'là nos moitiés.

GARGUILLE.

» Laissons là nos discours,
» Car devant l'hyménée on n'parl' jamais d'amour. »

SCÈNE XI

GAUTIER, GARGUILLE, Mad. GAUTIER, Mad. GARGUILLE, *sortant de chez elle.*

MAD. GAUTIER.

Comment, te voilà Gautier; j'étais bien sûre que je n'aurai pas plutôt tourné les talons que tu serais dehors de chez nous.

GAUTIER.

Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse chez nous.

Air : *Vaudeville de l'intérieur de l'étude.*

C'matin, en ouvrant ma boutique,
J'ai débité tous mes pains ronds,
Et tout à l'heure une pratique
Vient de m' prendr' mes derniers pains longs.
J'ai des pains rassis à revendre,
Tous mes pains au lait sont vendus;
J'en ai peut-être encore un tendre,
Mais pour des mollets, j'n'en ai plus. (*bis*).

GARGUILLE, *lui regardant les jambes.*

Tu n'as pas besoin de le dire.

GAUTIER.

Ça me fait penser que comme je m'en allais, le portier du Conservatoire de Musique est venu me chercher six flûtes... Tu les noteras.

MAD. GAUTIER.

C'est bon, rentrons.

GARGUILLE.

Ah ! ça, madame Gautier, je ne vous la souhaite pas.

GAUTIER, *à madame Garguille.*

Ni moi non plus, petite cousine, et vous pensez bien...

MAD. GAUTIER, *bas à madame Garguille.*

Not'projet tient toujours ?

MAD. GARGUILLE, *de même.*

C'est entendu.

MAD. GAUTIER, *à son mari, qui parle bas à Garguille.*

Quand vous voudrez, grand flaneur... Sans adieu, père Garguille. (*Elle prend le bras de son mari; ils sortent par le fond, à gauche*).

SCÈNE XII.

GARGUILLE, MAD. GARGUILLE.

GARGUILLE.

Approchez, madame Garguille, et souffrez, que selon ma coutume, le jour de votre fête...

MAD. GARGUILLE, *à part.*

Bon, il va me faire un cadeau.

GARGUILLE.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, mon amour. L'an passé qu'est-ce que je vous donna ?.. ah ! ce fut un sautoir, et une pièce de calicot pour nous faire des chemises... Aujourd'hui, ce sont deux livres de coton écru pour me tricotter des chaussettes. (*Il tire un paquet de sa poche*).

MAD. GARGUILLE.

Vous pouvez bien aller porté vot'coton à d'autres, monsieur Garguille, je suis lasse de tricotter pour vous.

GARGUILLE.

Vous ne dites pas ce que vous pensez, mon chou.

MAD. GARGUILLE.

Si c'est là vot'cadeau.

GARGUILLE.

C'est celui d'un homme de ménage, j'y joindrai seulement...

MAD. GARGUILLE, *vivement.*

Ah ! des joyaux !

GARGUILLE.

Comme tu dis, mignonne, des trésors.

MAD. GARGUILLE.

Des trésors !

GARGUILLE.

Permettez-moi, madame Garguille, que je vous raffraichisse la tête des bons principes conjugaux ; ils s'égarent facilement dans une ville comme la nôtre.

Dieu sait ce qu'il s'en perd
Dedans la capitale !
Depuis la plac' Maubert
Jusqu'au Palais-Royal.

Quant aux trésors, les voici en brochure, attention... (*Il tire une petite brochure et lit* :) « L'art de bien aimer son » mari. » Il s'agit d'apprendre ça par cœur.

MAD. GARGUILLE.

Je n'ai pas de mémoire.

GARGUILLE.

Ça n'est pas volumineux.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

L'art de plaire et d'fair' des conquêtes,
Est bien connu dans ce pays ;
Nous avons l'art de fair' des dettes,
Que tout l' mond' connaît à Paris.

L'art de la cuisine, ma belle,
Est bien répandu dieu merci...
Mais pour l'art d'aimer son mari,
C'est une invention tout' nouvelle. (*bis*).

MAD. GARGUILLE.

Ça va-t-il finir ?

GARGUILLE, *lisant.*

« Chapitre premier. Jeunes ou vieilles, qui que tu fus en » ménage, ne crois pas tout ce que tu entends, ne dis pas » tout ce que tu sais, ne fais pas tout ce que tu peux, ne » dépense pas tout ce que tu gagnes... aime ton mari par des- » sus tout. »

MAD. GARGUILLE.

Eh bien, si ce sont là vos trésors... vous pouvez bien les garder.

GARGUILLE.

Je vois que tu n'es pas encore mûre pour la morale perfectionnée... Allons, embrasse-moi, en attendant mieux. (*Il l'embrasse*). Je vas voir la dedans, si j'y suis, et si tout est à sa place. (*à part*). Et crac en deux temps, la fine cravatte, le jabot plissé, le castor à longs poils, de la monnaie blanche et du cuivre dans la poche, et je file par l'arrière-boutique. (*Haut*, *à sa femme*). Au plaisir. (*Il entre chez lui*).

SCÈNE XIII.

MAD. GARGUILLE, *seule.*

Eh bien, voilà de jolis présens. (*Gautier fredonne dans la coulisse*). Mais j'entends le boulanger, il arrive comme un fait exprès.

SCÈNE XIV.

MAD. GARGUILLE, GAUTIER *endimanché, des bottes à revers, un pantalon bleu ciel, un gilet rayé, imitant le poil de chèvre, une cravatte fond blanc, une redingotte chocolat clair, des gants verts en laine, et un chapeau gris ; ensuite* MICHEL.

GAUTIER, *à part.*

A peine rentré, je me suis mis sur mon trente-quatre ; ma femme a compté l'argent, fermé le comptoir et m'a dit : te v'là propre, vas faire le garçon et sois de bonne heure chez

cousin Guillaume, où nous dinons... Pas seulement de
ıoi acheter un bouquet... Ah ! mon dieu, c'est madame
arguille, qu'est-ce que je vas lui dire ? (*Haut, en chan-
nt*).

» Allons, ma belle,
» Paye à ton tour,
» D'un peu d'amour,
» Le pèr' Gautier.
» Allons, ma belle...

MAD. GARGUILLE.

Comment, vous revoilà dejà, cousin... Votre toilette a été
entôt faite. (*Ici Michel sort de la boutique*).

GAUTIER.

Elle est un peu négligée..., je me suis dépêché, je voulais
venir plutôt près de vous. (*à part.*) Le plus souvent.

MICHEL, *à part.*

A eux deux maintenant.

MAD. GARGUILLE.

C'est trop aimable, mais je m'aperçois en effet qu'il vous
anque quelque chose.

GAUTIER, *se fouillant, à part.*

Je m'en aperçois bien aussi.

AD. GARGUILLE, *regardant son mouchoir à ramage qu'il porte en sautoir.*

Ce joli madras de Chollet qui n'est retenu par rien.

GAUTIER.

Oui, ma femme a oublié...

MAD. GARGUILLE.

Permettez à votre cousine de vous l'attacher.

(*Elle lui met l'épingle au mouchoir*).

GAUTIER.

Comment, une épingle.

MICHEL, *à part.*

En voici bien d'une autre. (*Il entre chez le perruquier*).

MAD. GARGUILLE.

Devinez qui vous l'envoye ?

GAUTIER.

Air : *Du comte Ory.*

Serait-ce la tapissière?

MAD. GARGUILLE.

Ell' n'est veuv' que d'puis huit jours.

GAUTIER.

Est-ce la limonadière ?

MAD. GARGUILLE.

Elle a bien d'autres amours.

GAUTIER.

Parlez-vous de la fleuriste ?

MAD. GARGUILLE.

Son mari la suit partout.

GAUTIER.

C'est peut-être la modiste ?

MAD. GARGUILLE.

Ell' n' donne rien et vend tout.

GAUTIER.

C'est donc une invisible ?

MAD. GARGUILLE.

Non, mais une femm' sensible.

GAUTIER.

Femm' sensibl' nous y v'là,
Je vous r'connais là.
V'là comme on trouv' loin d'sa moitié,
L'amour, l'estime et l'amitié.

Ensemble.

Femm' sensibl' nous y v'là,
{Je vous r'connais là.
{Il me r'connaît là.

MAD. GARGUILLE.

Je vous la donne à une condition, c'est que vous la porterez toute la journée.

GAUTIER.

Comment donc, mais toute l'année.

MAD. GARGUILLE, *à part.*

Monsieur Guillaume verra le cas que je fais de ses présens.

GAUTIER.

Ah ça, dites donc, ma charmante, je réfléchis, ma femme dîne avec nous ; il me semble que cette épingle pourrait la piquer z'un peu.

MAD. GARGUILLE.

Je me charge d'arranger cela avec elle.

GAUTIER.

Je vous laisserai dire.

MAD. GARGUILLE.

Ne craignez rien.

GAUTIER, *à part.*

Et pas un bouquet à lui offrir. (*Haut*). Cousine, je vous demande un surcis de 3 jours pour m'acquitter; si à ce terme et délai, l'amour n'a pas effectué son remboursement, dites que Jean Gautier est un boulanger qui ne fait que des boulettes. (*à part.*) V'là c'que c'est que l'sentiment, réduit à la plus simple expression.

MAD. GARGUILLE.

On n'est pas plus aimable, à ce soir, cousin.

GAUTIER, *lui prenant la main.*

A ce soir, cousine.

(*Madame Garguille rentre chez elle*).

SCÈNE XV.

GAUTIER, ensuite GARGUILLE.

GAUTIER.

Elle en tient d'une fière force la vitrière, eh ben, moi, pas du tout, c'est la femme du coiffeur pour qui j'incline.

GARGUILLE, *chantant dans la coulisse.*

» Garguill' ne connaît plus d'obstacles,
» C'est un dieu qui guide ses pas;
» Tu dois t'attendre à des miracles,
» Ou ben à quelque chos' comm' ça. »

(*Il entre en scène; il a des bottes courtes, une culotte noire en drap, des bas chinés, un gilet blanc, un jabot mal plissé, une grosse cravatte blanche, un habit de couleur foncée, un chapeau rond à longs poils, et des gants en renard*).

GAUTIER, *à Garguille, en riant.*

Tu chantes donc toujours, mon pauv'bon homme?

GARGUILLE, *le raillant.*

Un peu, mon brave, un peu... Est-ce que tu es t'en faction ici?

GAUTIER, *de même.*

Moi, du tout. Je suis à mon poste, sois au tien.

GARGUILLE, *de même.*

Sois donc paisible, on y est... entends-tu ça?.. et si la

journée finit comme elle a commencé, on n'aura pas trop à se plaindre.

GAUTIER, *à part.*

Ce pauvre Garguille, ça me fait de la peine pour lui, s'il savait!..

GARGUILLE.

Queuqu't'as donc ?

GAUTIER, *haut en riant.*

Rien; tiens, veux que je te dise, je crois que j'ai plus de bonheur que je n'en mérite.

GARGUILLE.

Bah! (*à part*). Il ne se doute guère de ce que sa femme vient de me décocher. (*haut*). Je ne sais pas si ça dur'ra, mais j'ai une fameuse veine pour le quart-d'heure, ah! qu'elle belle veine que j'ai.

GAUTIER.

Je ne sais si la chance tournera, mais je ne crois pas encore être décavé d'à ce soir; ça se peut cependant, mais je ne crois pas.

GARGUILLE.

Air : *De Joconde.*

Amour achève ton ouvrage.

GAUTIER.

Amour seconde mon courage.

GARGUILLE.

Arme-moi de tes traits vainqueurs.

GAUTIER.

Fais-moi soumettre vingt cœurs,
Je n'en demande pas davantage.

GARGUILLE.

Je n'en demande pas davantage.

Ensemble.

C'en est assez pour mon usage. (*bis*).

SCÈNE XVI.

GAUTIER, GARGUILLE, GUILLAUME.

GUILLAUME, *mis à la dernière mode, caricature du nec plus ultrà.*

Ah! vous voilà déjà, cousins; pourquoi n'entrez-vous pas? madame Guillaume vous aurait reçus.

GAUTIER.

Nous attendons nos femmes.

GUILLAUME.

Et elle m'attendent peut-être à leur tour, j'avais promis de venir les prendre; c'est ainsi que dans le monde, nous nous attendons tous les uns les autres.

Air :

Il faut attendre avec philosophie,
Sans trop compter et le jour et l'instant;
Si le bonheur nous fuit pendant la vie,
Que le plaisir nous suive en attendant.

Nous attendons, en maris bons apôtres,
L'heureux moment de tromper un époux ;
Mais quels destins sont peut-être les nôtres,
En attendant on nous trompe chez nous.

Pour s'entr'ouvrir la rose du bocage,
Attend toujours le retour du printemps;
Et pour aimer, la fille la plus sage,
Assez souvent n'attend que ses quinze ans.

Le chansonnier attend la circonstance,
L'huissier attend le prix de ses exploits,
Le confiseur attend que l'an commence,
Et le commis attend la fin du mois.

On voit maint sot attendre une infidèle,
L'agioteur l'effet d'un pronostic,
Le journaliste attendre une nouvelle,
Et [redacted] attendre le plublic.

Les écrivains attendent un libraire,
Payant comptant, chose rare en tous temps,
Les connaisseurs attendent un Molière,
Et par malheur ils attendront longtemps.

En vrais lurons, amis sachons attendre,
A tout moment de jour comme de nuit,
Entre nos bras l'amitié douce et tendre,
L'amour à table et la fortune au lit.

A nos soldats la victoire fidèle,
De se montrer attend toujours l'instant,
Au champ de Mars si le Roi les appèle,
Au champ de Mars la gloire les attend.

Le sage attend que sur tout l'on s'accorde,
Les protecteurs attendent des cadeaux, } *bis.*
Quelques brouillons attendent la discorde,
Les gens de bien attendent le repos.

GARGUILLE.

Ça veut dire, tout bonnement, que tout vient à point pour

qui sait attendre ; mais quel diable de costume avez-vous donc là ? (*regardant ses éperons*). Est-ce que vous montez à cheval ?

GUILLAUME.

Non, c'est le nec plus ultrà du bon goût, c'est le suprême bon ton de la mode. (*regardant Gautier et Garguille en riant*). Mais vous n'êtes pas mal non plus.

GAUTIER.

Vous devez joliment faire des conquêtes avec un habit comme celui-là ?

GUILLAUME.

Mais je crois que l'année ne sera pas mauvaise, et vous ? vous êtes deux gaillards qui ne vous endormez guère.

GAUTIER.

Dame, cousin, on ne se plaint pas, on a pas trop de malheur. (*à part*). Je crois qu'il me gouaille.

GARGUILLE, *à Guillaume.*

Vous avez un air de rire, mais.

Avec un amour douce et tendre,
On finit par se faire entendre.

GUILLAUME.

Ah ! je sais bien que vous êtes poëte.

GAUTIER.

Le cousin nous fait des couplets d'chanson pour toutes les fêtes, comme vous faites des perruques pour toutes les têtes ; aussi ça lui a valu des bonnes fortunes.

GARGUILLE, *riant.*

Ah ! que c'est bête, pourquoi dire ces choses-là... est-ce que je peux en faire, moi.

GAUTIER.

Non, vrai, t'es charmant en société : quant à moi, j'ai été fêté par la main des grâces, et v'là l'sentiment. (*il montre l'épingle à Guillaume*). Devinez de qui ça me vient ?

GUILLAUME, *à lui-même.*

Que vois-je, l'épingle que j'ai donnée à madame Garguille.

GAUTIER, *bas à Guillaume, qu'il tire à part.*

Dites donc, voisin, elle est belle, n'est-ce pas ? s'il savait que ça m'vient d'sa femme ; je vous dis ça, à vous, mais pas de farce.

GUILLAUME.

Je vous remercie.

GARGUILLE, *à Guillaume.*

Je suis à deux de jeu avec vous.

GUILLAUME.

Comment ça ?

GARGUILLE, *montrant son cadeau.*

Regardez.

Ma belle dans ce jour, en me donnant son cœur,
A de sa propre main enchaîné son vainqueur.

GUILLAUME, *à part.*

En voilà bien d'un autre, le présent que j'ai fait à madame Gautier, ah! les traitresses!..

GARGUILLE, *riant.*

Ah ! ah ! il y a de quoi rire, n'est-ce pas ? (*tirant Guillaume à part*). Je tiens ce cadeau de madame Gautier. Si son mari savait qu'elle dépense son argent à ça ; il paraît que la boulangère a des écus, ah ! ah ! ah !

GUILLAUME, *s'efforçant de rire.*

Ça ne la ruinera pas.

TOUS TROIS.

Air : *nouveau de Doche*

La plaisante aventure,
Voyez-donc { leur figure ! / sa figure !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah!
Il rit par là, par là,
Ah ! le bon cousin que voilà,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

GARGUILLE, *à part.*

Je le croyais plus malin qu'ça.

GAUTIER, *à part.*

Son esprit est moins fin que l'nôtre.

TOUS TROIS.

Rira bien qui l'dernier rira.

GUILLAUME, *à part.*

Rira bien qui l'dernier rira.
Je le vois, chacun rit de l'autre,
Et moi je ris de tout cela,
Je ris de tout cela. (3 *fois*).

TOUS TROIS.

La plaisante aventure,
Voyez-donc { leur figure, / sa figure,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Il rit par là, par là,
Ah! le bon cousin que voilà;
Quel cousin j'ai là. (*bis*).

GUILLAUME.

Je vais chercher les cousines.

(*Il sort à gauche*).

SCÈNE XVII.

GAUTIER, GARGUILLE, MAD. GUILLAUME, MICHEL.

MICHEL, *bas à madame Guillaume qui sort de chez elle.*

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, les bijoux ont circulé.

MAD. GUILLAUME, *de même à Michel.*

C'est bon, c'est bon; les v'là tous les deux, laisse-moi. (*Michel se tient à l'écart. A part*). Ah! mon mari ne songe pas à me souhaiter ma fête, et ce sont les voisines... (*Regardant Gautier et Garguille*). Sont-ils laids tous les deux; j'peux pas les souffrir. (*haut*). Ah! vous voilà, mes beaux voisins.

GARGUILLE, *à part.*

Elle a l'air douce comme miel.

GAUTIER, *de même.*

Elle a la voix douce comme du satin. (*haut*). Permettez, cousine, qu'un bon parent, dont vous connaissez les sentimens et la moralité, pour le jour de votre fête, vous offre ses souhaits, ses vœux, et ses bénédictions, avec l'étrenne de sa barbe, selon le rithme du calendrier et de la civilité.

MAD. GUILLAUME.

Je suis touchée jusqu'au cœur d'un pareil compliment.

GAUTIER, *à part.*

Elle est touchée jusqu'au cœur; si j'avais seulement à lui offrir un quarteron de diablotins, elle serait aux anges.

GARGUILLE.

Belle cousine, permettez-vous à un simple vitrier de

indre sa fragile éloquence au compliment du voisin. Il s'agit ın distique en quatre vers.

Pour vous tout's les cœurs batt'nt de l'aile ,
Près de vous tout's les cœurs chancellent.
Acceptez le mien tout entier,
Car les petits cadeaux entretienn'nt l'amitié.

GAUTIER.

L'épitralame est soignée.

GAUTIER ET GARGUILLE.

Permettez donc... (*Ils vont pour l'embrasser en même nps, chacun sur une joue, mais madame Guillaume se recule, ils se trouvent nez à nez*).

MAD. GUILLAUME.

Tout cela est bel et bon, mais je ne vois là que des comimens.

Air : *Dis-moi mon vieux, dis-moi t'en souviens-tu.*

Il vient un jour où la femm' la plus sage,
De la vertu suivant toujours la loi,
D'un bon voisin n'peut refuser l'hommage,
Et je croyais ce jour venu pour moi.
C'est aujourd'hui que l'on offre et qu'on donne,
Quand on aim' bien on s' montre généreux ;
Vous v'nez m'offrir vos vœux et vot' personne,
Je m'attendais à queuqu'chose de mieux. (*bis*).

GARGUILLE.

Il est vrai que nos cadeaux ne sont pas très-substanciels.

MAD. GUILLAUME, *regardant l'épingle et la chaîne.*

Vous avez là de bien jolis bijoux, et sans doute vous les ez de quelques objets qui vous sont chers?.. de vos femmes, ıt-être ?

GAUTIER.

Ah ! du tout.

GARGUILLE.

Je ne tiens rien de ma femme, moi.

MAD. GUILLAUME, *avec intention.*

Cependant, vous n'en feriez pas le sacrifice.

GAUTIER.

Le sacrifice... (*à part.*) Il n'y a plus à reculer. (*Détant son épingle*). Présentons l'offrande.

GARGUILLE, *ôtant sa chaîne.*

En avant l'holocauste.

MAD. GUILLAUME.

Eh bien ! les bijoux ?..

GAUTIER, GARGUILLE, *se jettant à ses genoux.*

Les bijoux sont à vos pieds. (*Ils les présentent à madame Guillaume*).

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, MICHEL, ensuite JULIE.

MICHEL, *accourant.*

V'là monsieur Guillaume qui tourne le coin.

MAD. GUILLAUME, *retenant ses deux cousins qui veulent se lever.*

Ne vous dérangez pas.

JULIE, *accourant.*

V'là madame Gautier et madame Garguille.

(*Les deux hommes se lèvent*).

SCÈNE XIX et dernière.

Les Précédens, GUILLAUME, MAD. GARGUILLE, MAD. GAUTIER. (*Ils entrent en se donnant le bras*).

CHOEUR, *en entrant.*

Air : *Contredanse des Petits Pâtés.*

Quel heureux moment pour nous tous,
A table réunissons nous,
Et fêtons dans ce jour si doux
Le bonheur des meilleurs époux.

GUILLAUME.

C'est la premièr' des fêtes ;
Buvons en francs lurons,
A toutes nos conquêtes,
Nous nous énivrerons.
Chantons toutes les belles,
Buvons dans nos ébats,
A tout's les femm's fidèles,
Et ne nous grisons pas.

CHOEUR.

Quel heureux moment, etc.

MAD. GUILLAUME, *à son mari.*

Je vous attendais, monsieur Guillaume, pour vous remercier de vos jolis présens.

GUILLAUME, *embarrassé.*

Comment...

MAD. GUILLAUME, *calinant son mari.*

Oui, mon petit homme, j'ai déjà reçu bien des cadeaux au-urd'hui, mais ceux qui m'ont le plus flatté, sont ceux que tu choisis toi-même.

GUILLAUME.

Je ne comprends pas.

MAD. GUILLAUME, *montrant les bijoux.*

Ce cœur... cette pensée...

MAD. GAUTIER, GUILLAUME, MAD. GARGUILLE.

Que vois-je!

GUILLAUME, *à part.*

Par quel hasard! (*Ils se regardent tous stupéfaits.*)

MAD. GUILLAUME, *à son mari.*

Si c'est une surprise que tu as voulu me causer, tu as bien ussi, je vois qu'elle est générale; mais je vais tout vous pliquer.

TOUS.

C'est inutile, à quoi bon.

MAD. GUILLAUME.

Air : *C'est aujourd'hui la Saint-Crépin.*

Ces deux présens fur'nt par le cousin,
Donnés à chaque cousine,
Ils ont passé de cousine en cousin,
De cousin en cousin', jusqu'au cousin;
Et voilà comment de cousine en cousin,
Ils revienn'nt à la cousine. (*bis*).

Monsieur Guillaume, vous mériteriez bien... N'en parns plus; pour réparer vos torts, je ne vous demande jourd'hui, ainsi qu'à mes cousines, que de consentir au ariage de Michel avec notre Julie.

(*Les deux cousines font un signe affirmatif*).

GUILLAUME.

Tu sais bien que je suis accommodant.

Air: *Vaudeville du déjeûner de garçon.*

C'que c'est que d'être bien unis,
Dans chaqu' ménag' la gaîté brille;
Viv'nt les cousins qui sont amis,
Tout est commun dans leur famille. (*bis*).

Cette chain' vous convient au mieux,
Cette épingle est très-bien placée ;
Ces présens vont r'serrer nos nœuds.
V'là comm' de bons parens entr'eux ,
N'ont qu'un cœur et qu'une pensée. (*bis*).

MICHEL.

A la bonne heure , v'là une journée qui finit bien.

GARGUILLE , *bas à Michel.*

C'est toi qui as le meilleur cadeau , farceur.

MICHEL, *même jeu.*

Je vous dirai ça.

GUILLAUME.

Allons, à table.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Bran'e sans fin.*

Que du vin et de l'amour
La double ivresse nous gagne ;
Faisons sauter le Champagne
Et nos femmes tour à tour.

CHOEUR.

Que du vin, etc.

GARGUILLE.

J' bois sec, mais dans mon métier
On m'excusera, j'espère;
Il est permis d'aimer l'verre,
Lorsque l'on est vitrier.

CHOEUR.

Que du vin , etc.

MAD. GUILLAUME.

Mon homm' prouve à tes cousins,
Qu'en fêtant l'dieu de la treille,
Tu décoiffe' une bouteille,
Mieux qu'tu n'coiffes tes voisins.

CHOEUR.

Que du vin, etc.

GAUTIER.

Trinquons ; pour fair' de bon pain,
Du flacon il faut qu'on tâte;
Si j'fais bien lever la pâte,
Le ferais-je sans levain.

CHOEUR.

Que du vin, etc.

GUILLAUME, *au public.*

Dans l'espoir d'être amusés,
Puiss'nt Paris et la banlieue,
Chez nous v'nir faire la queue
Et n'pas être défrisés.

CHOEUR.

Que du vin et de l'amour
La double ivresse nous gagne;
Faisons sauter le Champagne
Et nos femmes tour à tour.

FIN.

VARIANTES.

On prévient Messieurs les Directeurs de province, que cette Pièce peut être jouée à l'époque du premier jour de l'an, en y faisant les changemens suivans.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, *un cornet de dragées à la main.*

Julie! Julie!

JULIE.

Me voilà. Que me veux-tu?

MICHEL.

Tiens, tu étais déjà sortie. Veux-tu me permettre d'être le emier...

JULIE.

MICHEL. (*Il l'embrasse*).

Je te la souhaite bonne et heureuse avec un sentiment non équivoque, et ce petit cornet, que je te prie d'accepter, en attendant quelque chose de plus joli.

JULIE, *prenant le cornet.*

Comment des bonbons ?

MICHEL.

Rien que ça. Je profite de l'absence de monsieur Garguille, etc.

SCENE XII.

GARGUILLE, MAD. GARGUILLE.

GARGUILLE.

Approchez, madame Garguille, et souffrez qu'à chaque nouvel an...

MAD. GARGUILLE.

Bon, il va me donner mes étrennes, etc.

On voudra bien remplacer ainsi, les mots *bouquet* et *cadeau*, qui se trouvent répétés plusieurs fois dans la Pièce.
